

S'inventer un passé, tisser son existence de mensonges, se faire passer pour un autre – ou écrire des fictions –, quel travail ! Mais les gens – les lecteurs – veulent tellement croire ! Trois parutions en attestent

# La vie est un roman

FLORENCE BOUCHY

**S'**il est un geste que les lecteurs de romans ont peu l'habitude d'effectuer, c'est celui que nous demande Canevas, de l'Allemand Benjamin Stein. Parvenu en son milieu, il faut retourner le livre pour poursuivre la lecture : un nouveau récit complète et perturbe alors le premier. Une même histoire, relatée différemment par deux de ses acteurs, puisque « la vérité n'est jamais qu'une question de point de vue », comme se souvient un peu tardivement l'un d'eux, le psychanalyste Amnon Zichroni. L'éditeur Jan Wechsler, de son côté, reconnaît que nul n'était mieux placé que lui, en principe, pour savoir que « le mot même de "réalité" conduit sur des sables mouvants. Qui peut dire ce qu'il désigne au juste, d'un réel qu'on atteste ou d'un réel qu'on produit – image très subjective, qui dépend davantage de l'œil de l'observateur que de l'objet perçu ».

Mais souligner le caractère fluctuant de la notion de vérité ne peut laisser indemne son apparent opposé, le mensonge. C'est de ce brouillage des repères du vrai et du faux que joue également Sascha Arango dans son premier roman, *La Vérité et autres mensonges*. Au

**Rien de mieux, pour explorer les ressorts et les ambiguïtés de l'imposture, que de se plonger dans des fictions romanesques**

cœur du récit de cet Allemand, comme de celui de son compatriote Benjamin Stein, on trouve la question de l'imposture : si l'abus de confiance qui la caractérise la place inmanquablement du côté du condamnable, si les qualités dont se prévaut l'imposteur sont en principe objectivement réfutables, la frontière entre l'imposture et le « mentir-vrai » peut néanmoins se révéler plus ténue. Comme le résume Amnon Zichroni dans *Canevas* : « Que vaut (...) une vérité qui tue contre une vérité qui fait vivre ? »

## Un père insaisissable

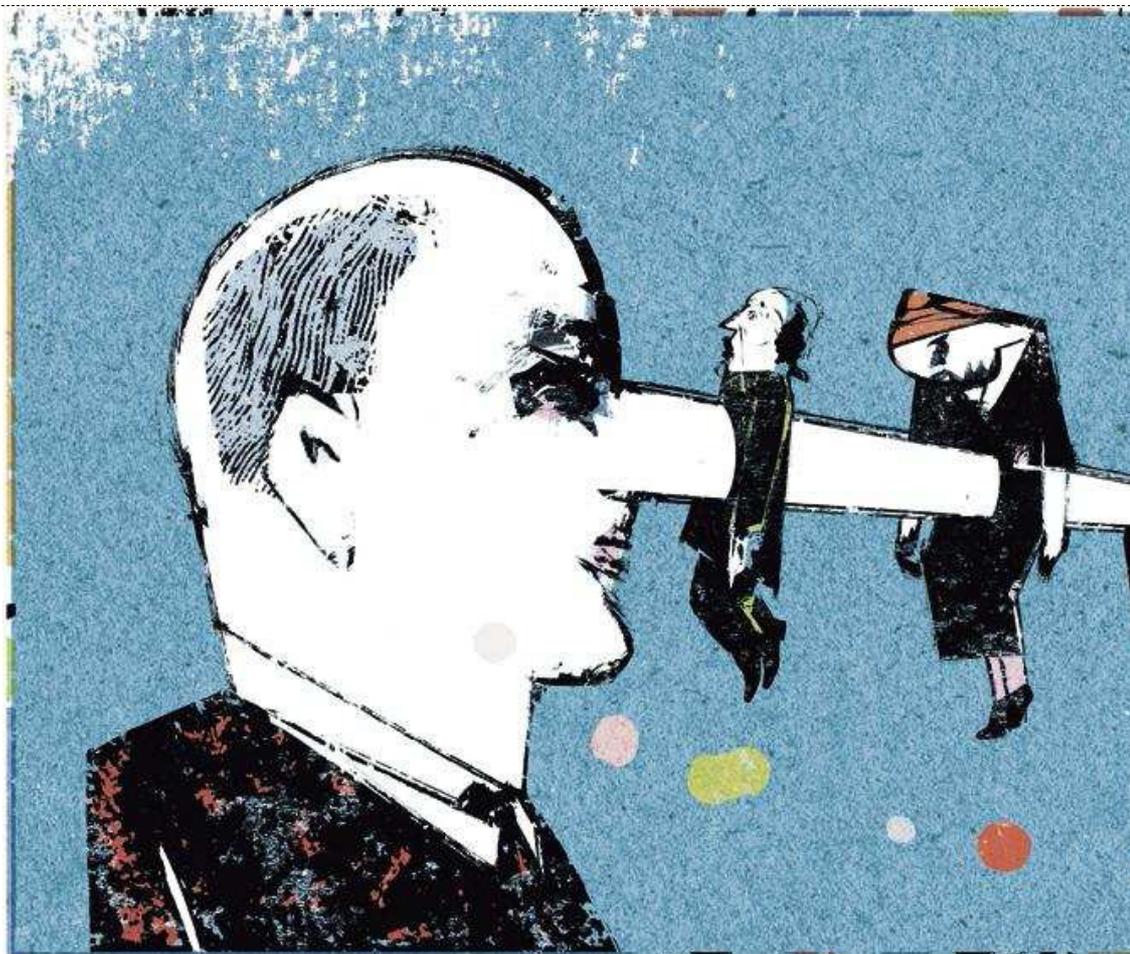
L'HOMME QUI MENT, c'est Lucien, dit Lulu, le père de Marc Lavoine. Belle gueule, « drôle et autoritaire, créatif et aventurier », il aime le Parti communiste, les films italiens avec Vittorio Gassman et les filles, toutes les filles – sa femme, Michou, ses trois maîtresses régulières, et puis les autres, aussi. Il a son boulot aux PTT, court des réunions du parti à sa garçonnère, dans Paris, avant de rentrer chez lui, à Wissous, tout près d'Orly, retrouver ses deux fils dont le plus jeune, Marc, est fasciné

par l'énergie de son père, à la fois fier et gêné d'être mis dans la confiance de ses bonnes fortunes et, surtout, inquiet des conséquences de celles-ci, si Michou venait à les découvrir. Sans doute est-ce parce qu'il redoute aussi ce moment que Lulu multiplie les mensonges, les acrobaties financières et les verres bus cul sec dès le petit matin. Retraçant son enfance dans la banlieue populaire des années 1960 – Gitanes mais, Fêtes de l'Huma et virées en Sorex – l'acteur et chanteur Marc Lavoine prend une plume sobre

et tendre pour dresser le portrait de cet homme insaisissable, mort en 2007, et tenter de comprendre cet appétit de vivre qui mena un couple et une famille au désastre ; appétit né pendant le service militaire en Algérie, dont Lucien était revenu « cassé, brisé », et prié de se reconstruire tout seul. Admiratif de son père, l'auteur n'en est pas dupe, et c'est ce qui fait la justesse de ce récit familial. ■

RAPHAËLE LEVRS

*L'Homme qui ment*, de Marc Lavoine, Fayard, 192 p., 17 €.



Autrement dit, plutôt qu'à la famille du mensonge l'imposture appartient à celle de la fiction, et rien de mieux, pour en explorer les ressorts et les ambiguïtés, que de se plonger dans des fictions romanesques, quitte à se laisser « mener en

bateau », comme dans le premier roman de Mélanie Sadler, *Comment les grands de ce monde se promènent en bateau*. L'enquête s'y révèle particulièrement joyeuse, voire loufoque, l'écrivain multipliant les clins d'œil à Jorge Luis Borges et à ses *Fictions* (1946). Son héros, érudit à la vue déclinante, du nom de Javier Leonardo Borges, découvre presque par hasard l'un des plus grands mensonges de l'histoire : le dernier empereur aztèque, torturé et tué par Cortés, ne serait en fait pas le véritable Cuauhtémoc, mais un sosie sacrifié pour permettre au véritable héritier de l'empire de fuir en Turquie, où le hasard lui fit rencontrer le sultan Selim, qui en profita pour éliminer son fils Suleyman et le remplacer par l'Azteque, lequel endossa alors son nom et son titre pour la postérité.

D'un ton badin et affectueux, Mélanie Sadler suit et commente la révélation de ces impostures historiques, accompagnant d'un œil amusé et complice les découvertes que fait son héros : « Tout ce qu'il lisait à présent trouvait une signification différente, comme si ces textes étaient des palimpsestes qui dai-

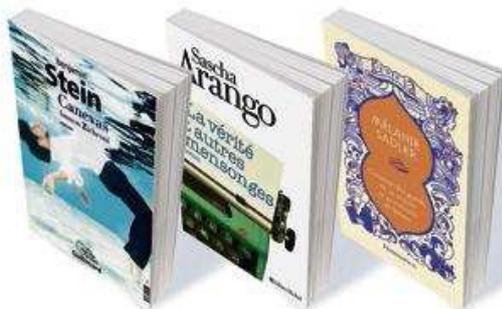
gnaient enfin livrer leurs secrets. Partout il était question de duperie, de mensonge, de grande farce. » Si l'imposture est bien le cœur narratif de ce premier roman, elle s'efface progressivement au profit de sa version légère et ludique, la supercherie littéraire qu'elle nous offre, et du plaisir de la fiction dont elle explore avec vivacité les ressorts. Regardant avec une distance bienveillante le monde des universitaires et des chercheurs (Mélanie Sadler enseigne elle-même l'histoire argentine), la romancière emporte dans un même mouvement tous les mensonges que l'on se raconte à soi-même et que l'on présente aux autres, en toute bonne ou mauvaise foi, à la limite de l'imposture et du mentir-vrai, par goût de rendre le monde et la vie plus amusants et plus intenses. Emporté par la joie de sa découverte, Javier Leonardo Borges ne cesse ainsi, de colloque en colloque, de « réinventer Cuauhtémoc, et Moctezuma, et la Malinche. Il réinventait Barberousse, Manicæx et Roxelane. Il se plut surtout à se réinventer lui-même, selon les jours et l'humeur, dans chacun de

## Canevas

(Die Leinwand), de **Benjamin Stein**, traduit de l'allemand par Sacha Zilberfarb, Gallimard, « Du monde entier », 432 p., 25 €. Composé de deux histoires, respectivement sous-titrées « Jan Wechsler » et « Amnon Zichroni », pouvant être lues dans n'importe quel ordre, mais qui gagnent sans doute à être abordées par la partie « Jan Wechsler », la plus énigmatique, *Canevas* relate les événements entourant « l'affaire Minsky » : incité par son psychanalyste à laisser remonter ses souvenirs d'enfance, celui-ci publie un livre dans lequel il raconte cette enfance passée dans les camps. Mais Jan Wechsler le dénonce comme imposteur.

## La Vérité et autres mensonges

(Die Wahrheit und andere Lügen), de **Sascha Arango**, traduit de l'allemand par Dominique Autrand, Albin Michel, 320 p., 20 €. Henry Hayden est en apparence un imposteur heureux. Il publie sous son nom les livres qu'il écrit sa femme, en accord avec elle, et en tire gloire et richesse. Lorsque sa maîtresse lui annonce qu'elle est enceinte, il choisit de supprimer le problème en s'en débarrassant, mais se trompe malencontreusement de victime et tue sa femme. Les talents d'imposteur de Henry, dont on découvre qu'ils ont décidé de toute sa vie, vont-ils lui permettre de se sortir de cette situation ?



## Comment les grands de ce monde se promènent en bateau

de **Mélanie Sadler**, Flammarion, 152 p., 16 €. Spécialiste des Aztèques, Javier Leonardo Borges décide de participer à un séminaire où il parlerait du sultan ottoman Suleyman (Soliman le Magnifique, XVI<sup>e</sup> siècle), qu'il ne connaît que peu. Quelle n'est pas sa surprise lorsqu'il découvre, dans des documents turcs, des mentions cachées de la tradition aztèque ! Une folle enquête commence alors qui, de péripiète en péripiète, se conclut par la mise au jour de l'une des plus grandes impostures historiques. En contrepoint, Mélanie Sadler fait revivre la vie du sérail et donne à son récit des airs de *Lettres persanes*.



réussit parfaitement à tromper son monde et à passer pour celui qu'il n'est pas, il se retrouve sans témoin autre que lui-même de son génie de la dissimulation. Henry, l'écrivain imposteur de *La Vérité et autres mensonges*, ne le sait que trop. Il « était conscient qu'il ne laisserait rien après lui, écrit Sascha Arango, si ce n'est une histoire de simulation tout à fait divertissante – mais à qui pourrait-il bien la raconter ? ». L'imposteur est condamné à la solitude, et doit même l'ériger en choix s'il veut la rendre supportable. La maxime d'Henry en est peut-être la formulation la plus aboutie : « *Toujours seul plutôt que jamais.* »

La vie du menteur systématique est, on s'en doute, relativement compliquée. Elle requiert de la méthode, et exige de l'imposteur qu'il soit constamment sur le qui-vive. « *Les affabulations s'oublent vite, or il faut se souvenir de ses mensonges. C'est pénible et, au fil du temps, chaque mensonge devient aussi dangereux qu'une grenade dégonflée.* (...) La biographie d'Henry était remplie de ces objets dangereux, c'est pourquoi il ne s'aventurerait jamais dans son propre passé, car c'était un terrain miné. » D'un point de départ assez éculé – le mari, la femme, l'amante : enceinte, la maîtresse attend de l'époux adultère qu'il clarifie la situation –, Sascha Arango réussit, grâce à la thématique de l'imposture, qui irrigue et complexifie la narration, à créer un roman tendu par un suspense très efficace dans lequel il ménage de nombreuses respirations. Il n'hésite pas, ainsi, à prendre à partie le lecteur ou à

psychanalyste qui l'écoute le voit montrer « l'application d'un artiste qui recherche sans faiblir l'expression vraie d'une épouvante enseveli, mais toujours présente, dans les profondeurs de son moi ». Peut-on, comme le fait Jan Wechsler, en conclure que « ses souvenirs d'Auschwitz n'étaient qu'une mascarade, un mélo sorti de son imagination, par quoi il se faisait du blé comme un vulgaire imposteur » ?

Après avoir démasqué Minsky, et l'avoir conduit à l'effondrement psychique, Jan Wechsler est lui-même atteint d'une amnésie qui le conduit à réinventer sa vie et ses souvenirs. Confronté aux incohérences de sa biographie, il comprend qu'on est « ce dont [on] [s]e souvient[.] ». « *Je n'ai rien d'autre, se dit-il. (...) Je ne chéris pas tous mes souvenirs. (...) Mais ils sont à moi. L'existe en eux.* »

Si l'imposteur est à la fois fascinant et troublant, c'est qu'il représente au plus haut point celui qui prend la liberté d'inventer sa vie. Il fait de sa vie un roman. Mais, contrairement au romancier, il ne noue aucun pacte de croyance temporaire en la vérité de la fiction avec son lecteur. Son roman se doit, précisément, de n'avoir aucun lecteur, mais que des dupes. ■

## La vie du menteur systématique est, on s'en doute, relativement compliquée. Elle requiert de la méthode, et exige de l'imposteur qu'il soit constamment sur le qui-vive

entretenir sa complicité, rappelant par exemple que « *les menteurs parmi nous savent très bien que, pour être convaincant, un mensonge doit contenir un minimum de vérité.* »

C'est sans doute parce qu'ils contiennent une part de vérité que les mensonges des imposteurs sont si difficiles à disqualifier. Au regard de l'exactitude biographique, le Minsky de *Canevas* est indubitablement un menteur. Contrairement à ce qu'il raconte dans le livre qui lui a valu la gloire, il n'a pas passé son enfance dans les camps nazis. Pourtant, le

## Daniel Kehlmann : « La pyramide de Ponzi, un drame shakespearien »

### ENTRETIEN

PROPOS RECUEILLIS PAR  
NICOLAS WEILL

Pour ses 40 ans, le romancier allemand Daniel Kehlmann voit sa brève saga familiale, *Les Friedland*, paraître en français. Vivant entre Berlin et New York, ce *Wunderkind* des lettres germaniques a été formé par la lecture de Borges, Nabokov et surtout du satiriste Karl Kraus. Il vient d'ailleurs de participer, avec son ami Jonathan Franzen, à un *Kraus Project* (Picador, 2014, la traduction de trois essais de Kraus en anglais assortie d'une réflexion autobiographique, par Franzen). Daniel Kehlmann, dont les *Arpentiers du monde* (Actes Sud, 2006), un roman historique, a connu un succès mondial, se penche avec *Les Friedland* sur le monde de la mystification, responsable selon lui de la crise financière dans la dernière décennie.

Dans « *Les Friedland* », vous mettez en scène trois frères marqués par le mensonge et l'imposture : un galeriste, un prêtre et un financier dont le destin semble basculer, le 8 août 2008. S'agit-il d'une métaphore satirique de notre monde ?

Pas vraiment. J'ai écrit ce roman en me laissant porter par les personnages et non dans l'intention de délivrer un quelconque message sur le monde moderne. J'ai eu l'idée de décrire trois frères : Iwan, Eric et Martin qui, chacun, sont des imposteurs en leur domaine et croient chacun être le seul à l'être. Martin, par exemple, est un prêtre qui ne croit pas en Dieu. A l'origine, j'avais pensé à un personnage évoluant dans

l'univers des médias, un scénariste de séries, par exemple, surqualifié littérairement pour ce qu'on lui demande. Puis j'ai plutôt été attiré par la figure, démodée par excellence, du prêtre. J'en ai fait en outre un champion de Rubik's Cube, ce passe-temps des années 1980 qui conserve des adeptes, pour accentuer encore son caractère désuet.

En revanche, Eric, le financier failli, est le personnage qui paraît le plus actuel...

A travers le personnage d'Eric, j'avais l'intention de montrer le monde de la finance en partant de ma propre désillusion. La spéculation financière constitue en effet un univers complexe. On y trouve à l'œuvre de nombreux scientifiques, par exemple des physiciens de haut vol, dont on s'imagine qu'ils savent ce qu'ils font. Puis, à y regarder de plus près, je me suis rendu compte qu'une incompétence crasse y règne. En réalité, la seule compétence des financiers consiste à inventer des formules dotées d'une apparence scientifique. Du coup, j'ai perdu tout respect pour cet univers. Ça ne m'a pas empêché d'avoir envie d'écrire sur ce mensonge, cette illusion, cette fabrication de modèles mathématiques qui en réalité ne fonctionnent pas, inspiré par le montage financier frauduleux de l'escroc américain Bernard Madoff, basé sur le « système de Ponzi ».

Pourquoi avoir introduit un satire de l'art contemporain avec Iwan ?

Pour ce qui est du troisième personnage, Iwan, le faussaire qui s'empare de l'œuvre d'un obscur artiste belge pour faire flamber sa cote, je ne voulais pas en faire un symbole de l'art contemporain. Je voulais réfléchir, par son biais, à la signification de l'authentique et la falsification aujourd'hui. Et

je souhaitais avant tout montrer comment travaille un bon intermédiaire. Mais il est vrai que tel qu'il est, le monde de l'art se comporte spontanément sur le mode de la satire, même si mon intention première n'a pas été satirique. Ainsi ai-je été toujours fasciné par les prix pratiqués dans ce milieu et par l'explosion des cotes. Les manœuvres auxquelles un bon agent doit se livrer pour stabiliser les prix de son artiste sont incroyables. Cela dit, je ne porte aucun jugement moral. Je trouve le phénomène simplement intéressant.

Votre roman se passe au cours de quelques journées caniculaires de l'été 2008, qui précèdent immédiatement la crise économique. Pourquoi ce choix ?

A l'origine, l'escroquerie financière d'Eric devait occuper le centre du roman. Je ne crois pas que la tâche de l'écrivain consiste à écrire sur l'actualité – mais j'ai trouvé la crise des subprimes si intéressante que je me suis mis à dévorer toute la littérature disponible. Le sentiment que je pouvais la représenter et l'incarner dans un personnage à la Madoff, qui est un produit de cette crise, n'est venu qu'après. La pyramide de Ponzi ressemble à un drame shakespearien. Je me suis en outre passionné pour cet espace intermédiaire, cette période d'entre-deux qui sépare le moment où la pyramide fonctionne encore de celui où la catastrophe finit par s'abattre effectivement. Pendant cette séquence de temps, le responsable, en l'occurrence Eric, jouit toujours de son statut, roule dans une belle voiture avec chauffeur, dirige son entreprise, dispose peut-être d'un jet privé, tout en étant seul à savoir que, très vite, il va se retrouver en prison. Voilà pourquoi Eric est tellement « accro » aux antidépresseurs et aux produits dopants : il cherche à prolonger autant que possible son statut social, fût-ce au prix d'hallucinations. ■

LES FRIEDLAND (F), de Daniel Kehlmann, traduit de l'allemand par Juliette Aubert, Actes Sud, 304 p., 22 €.

ses personnages. Allez savoir ce que l'on peut retenir de cette histoire ».

Exprimé-là d'un ton faussement désinvolte, c'est pourtant bien l'un des enjeux majeurs de toute imposture que pointe Mélanie Sadler. Lorsque l'imposteur

## Extraits

« Mentir n'est pas joli. Mais mentir quand on a mauvaise mémoire est une pure catastrophe, car on ne peut alors ni reconnaître la vérité ni persister dans le mensonge. (...) J'ai menti. (...) En réalité je devrais dire : il faut croire que j'ai menti. Car je ne suis pas certain de pouvoir démêler le vrai du faux. Je suis ce dont je me souviens. Je n'ai rien d'autre. Si les documents tendent à prouver que la plupart de mes souvenirs sont chimériques, que suis-je d'autre alors qu'une chimère ? »

CANEVAS, PAGE W 127

« Tu n'imagines pas à quel point c'est terrible d'avoir un secret », avoua un jour [Ohradin] à Henry (...). « Un secret comme celui-là, poursuivit-il, c'est un parasite. Il se nourrit de toi et devient de plus en plus gros. Il veut sortir, il te ronge le cœur, il essaie de jaillir de ta bouche, il rampe à travers tes yeux ! » « Fais comme moi, lui avait conseillé [Henry], creuse un trou et chie ton secret dedans. Comme ça tu t'en débarrasses et tu n'es plus couvert de merde. »

LA VÉRITÉ ET AUTRES MENSONGES, PAGE 50

« Il faut bien avouer que J.L. Borges n'avait pas réussi à préserver le secret de sa découverte avant la conférence, et qu'il avait déjà tout débâillé aux revues universitaires et à la presse à scandale. Quant aux détails historiques qui auraient pu intéresser les chercheurs présents, il les réservait à son futur grand œuvre. Il fallait tout de même que ses heures d'écriture puissent être rentabilisées (...) »

COMMENT LES GRANDS DE CE MONDE SE PROMÈNENT EN BATEAU, PAGE 130